

La forteresse de Luxembourg.

(Suite)

Devant le Bouc s'étendait le plateau d'Alt-münster; à son extrémité se trouvait la batterie Ulrich, dominant la vallée du Neudörfchen et destinée à protéger cette vallée contre les surprises de l'ennemi.

Le réduit et le fort du parc couronnaient le rocher escarpé s'élevant dans le fond de Clausen, entre la nouvelle route de Trèves et la gorge du Weimershof, défendue par la tour Malakoff.

Ce fort de construction récente était destiné à défendre, de concert avec le fort Du Moulin, les deux routes de Trèves. Les feux combinés du fort du parc et du fort Thüngen défendaient l'accès du plateau et du village de Kirchberg, situé entre ces fortifications et la forêt du Grünwald.

Les forts d'Ober- et de Niedergrünwald ont été construits par Vauban, sous Louis XIV; l'un était un ouvrage à cornes, l'autre un ouvrage à couronnes; ils étaient séparés l'un de l'autre par la profonde gorge de la Hoehl, par laquelle passait du temps des Romains, la route stratégique d'Arlon à Trèves.

Le mur de défense de la Hoehl, avec une porte de sortie au milieu, reliait les deux forts et facilitait le passage de l'un à l'autre au moyen d'escaliers pratiqués dans le mur de communication.

Devant le fort d'Obergrünwald se trouvait le réduit avec le fort Thüngen, devant le fort de Niedergrünwald le fort ou plutôt le réduit d'Olizy, entouré d'un simple chemin couvert. Les escarpements descendant vers l'Alzette et vers la gorge conduisant par le Siechenhof au Kirchberg, étaient garnis de batteries et de moyens de défense appropriés au terrain, empêchant

l'ennemi de s'aventurer dans la vallée du Pfaffenthal. Vis-à-vis du réduit d'Olizy de l'autre côté de l'Alzette, était le fort Charles, mentionné déjà comme fort détaché du front de la plaine.

Pour revenir au point de départ de l'enceinte bastionnée, il reste à mentionner la face du demi-bastion supérieur du Gouvernement, connu sous le nom de jardin du casino, de la courtine Gouvernement-Berlaimont et du flanc droit du bastion Berlaimont. Devant ces ouvrages s'élevait la courtine des trois pigeons, précédée d'une enveloppe. Devant l'enveloppe était un fossé surmonté d'une passerelle par laquelle on arrivait à l'ouvrage dit „Chanclos“.

Sous les escarpements des trois pigeons il existait, dans la montée vers la ville, la porte intérieure du Pfaffenthal. Cette porte fut un jour le théâtre d'une mésaventure qui arriva au général-commandant de place, récemment nommé à ce haut poste.

Le commandant défendit aux officiers et soldats de cramponner l'hiver leurs chaussures comme usage incompatible avec le service militaire.

Quiconque connaît la topographie des lieux, doit évidemment reconnaître qu'il était difficile de communiquer entre la ville et les villes-basses, sans prendre cette précaution, quand une couche de glace recouvrait le sol.

Le commandant, voulant se convaincre de l'exécution de son ordre, attendait avec impatience la tombée de verglas. Cette occasion se présenta dans une journée du mois de décembre de l'année. ... Le général choisit comme premier poste à examiner le corps de garde de la porte intérieure de la montée du Pfaffenthal.

En se dirigeant vers le lieu de son inspection, il se disait qu'il était difficile d'y arriver; néanmoins, étant avant tout militaire, esclave de la discipline, il voulut constater, par lui même, l'exécution de son ordre.

Sous la porte supérieure du Pfaffenthal, il rencontra une vieille femme qui, une hotte de maraicher sur le dos, descendait sans difficulté vers la ville basse; elle portait des chaussettes par-dessus ses souliers. Le général pensa que ce qui était possible à cette femme ne lui était non plus impossible et il enfourcha le pas derrière la vieille.

A peine la sentinelle vit-elle apparaître le collet rouge du général, qu'elle appela aux armes et aussitôt les soldats du poste se plantèrent en rang devant le corps de garde. Le général, croyant le moment venu pour examiner la marche des soldats, ne fit plus attention ni à la déclivité du chemin sur lequel il marchait, ni au verglas qui le recouvrait, fit un faux pas; en sentant le vide sous ses pieds, il chercha un appui et le trouva dans la hotte de la femme qui marchait devant lui, mais son mouvement ayant été trop brusque, il fit bousculer la femme qui entraîna le général dans sa chute. Les éperons de ce dernier s'accrochant à la hotte et celle-ci se trouvant sur un sol durci par la gelée et très glissant par suite du verglas, entraîna la femme et le général devant le regard ahuri des hommes du poste.

A suivre.

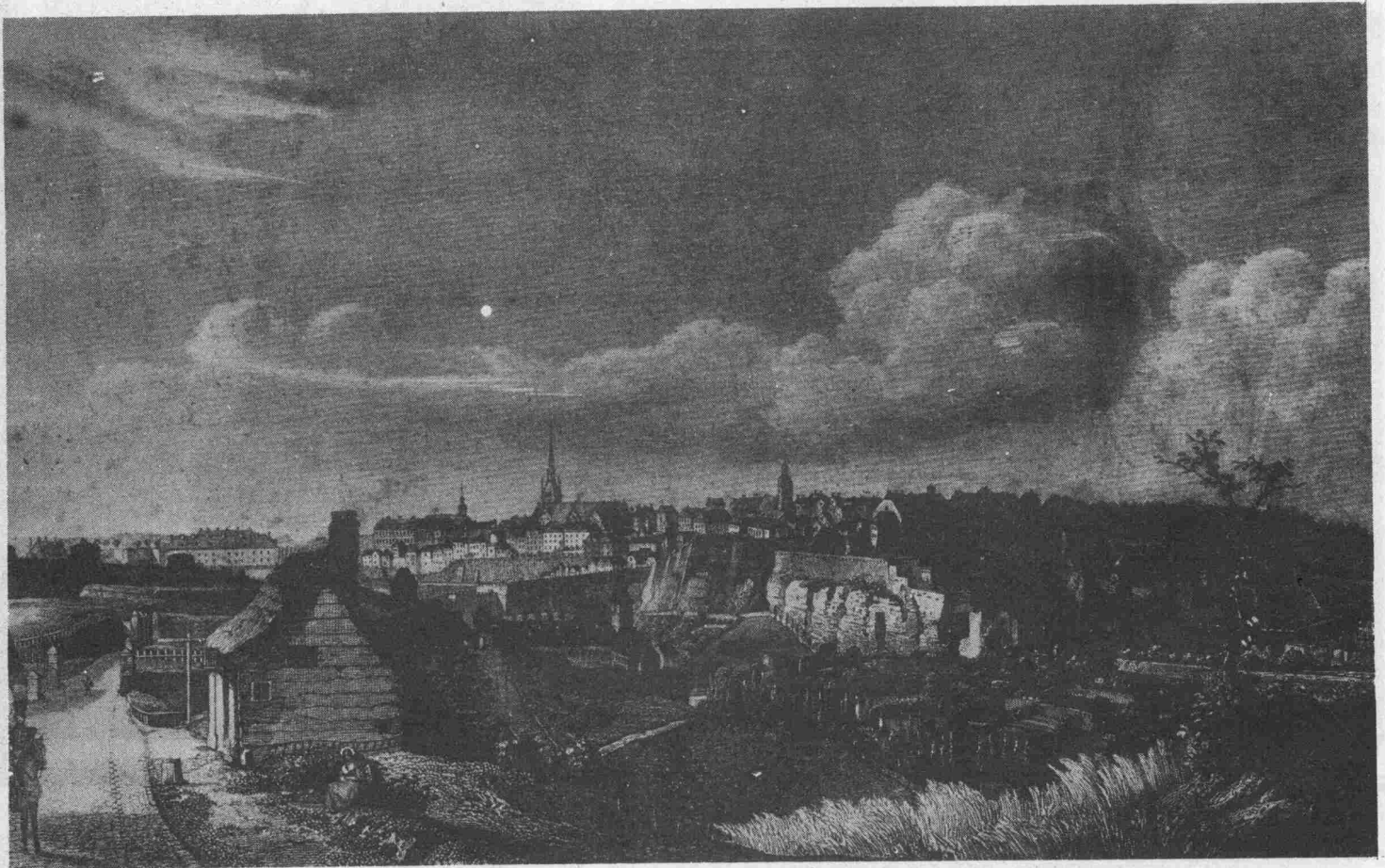


Photo L'Illustré Luxembourgeois